

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Indifférence et indifférences

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 263-286

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Indifférents et indifférences

I. Pour un diagnostic

Ignace veut se rendre indifférent. Le stoïcien antique le voulait déjà. A certaines heures, l'adolescent veut nous prouver qu'il l'est, alors qu'en réalité il ne l'est guère. A d'autres moments, il ne l'est que trop, sans le vouloir vraiment. Le vieillard devient indifférent à tant de choses, même contre son gré ...

Les pages qui précèdent ont montré l'ampleur et la variété des comportements qu'il est possible de placer sous un seul mot, celui **d'indifférence**. Il n'empêche qu'à travers les manifestations les plus hétéroclites de ce phénomène — elles vont du « bofisme » étudiant à la liberté recouvrée du mystique — des constantes se décèlent, un air de famille se dégage. L'indifférence se présente toujours comme **le comportement de quelqu'un à l'égard de ce que d'autres considèrent comme des valeurs**. Un comportement fait de désintérêt, de non-accueil, de non-participation et même parfois de refus caractérisé.

Face à de tels comportements, notre premier devoir est celui de l'écoute lucide. Pour plus de clarté, nous établirons une sorte de diagnostic et nous le formulerons en trois étapes :

- nous tenterons d'abord de classer les « valeurs » qui font les frais des attitudes indifférentes ;
- nous jetterons ensuite un regard sur les « états d'âme » des indifférents ;
- nous pourrons mieux alors cerner les causes d'un comportement marqué d'un indice, tantôt positif, tantôt négatif.

1. Des valeurs ignorées par les indifférents

Le classement qui va suivre est sans doute guidé par une certaine conception de l'homme et la lumière de l'Évangile. Il ne comporte cependant aucun jugement. Il aura du moins le mérite de nous faire comprendre que l'indifférence change totalement de visage et de signification, selon la ou les valeurs qui sont négligées, ignorées ou franchement refusées.

a) **Détruire pour détruire : le terrorisme et ses « valeurs »**

Périodiquement, mais particulièrement dans les régions ou les époques troublées, des entreprises considérées par beaucoup comme insensées mobilisent des hommes et des femmes, jusqu'au don total de leur vie. C'est le cas d'un certain terrorisme aveugle et destructeur. Le Liban nous en fournit des exemples particulièrement affligeants. C'est le cas aussi d'associations de malfaiteurs, soudées par la haine et orientées vers la violence qui tue. Et nous savons que le nombre de tels groupuscules ténébreux augmente. Du reste, ne pourrions-nous pas citer, comme complices de tels « projets », toutes les formes de proxénétisme, les trafics dégradants des enfants ou de la drogue ?

Face à de telles entreprises, notre propos n'est pas, pour le moment, de nous demander comment une personne humaine en arrive là. Ni d'expliquer l'apparition de tels groupes par l'accumulation des souffrances et des révoltes, des déceptions et des péchés. Nous ne voulons que constater ceci : de telles déviations n'exercent aucune fascination sur de nombreuses personnes. Beaucoup sont parfaitement indifférents et étrangers devant ces prétendues « valeurs ». Du moins en temps normal. Car méfions-nous : l'indifférence des « braves gens » demeure-t-elle aussi sereine à l'endroit du « paumé » récidiviste qui viole puis étrange une fillette ?

Devant certains meurtres révoltants, ne pourrions-nous pas tous basculer dans le camp des violents et devenir les partisans d'une justice expéditive ?

b) **Ce qui fait courir le monde**

A la phrase de la chanson : « Qu'est-ce qui fait courir le monde ? » il est sans doute possible d'apporter plusieurs réponses. En tout cas, certains mots s'imposent spontanément à notre esprit. Ce qui fait courir le monde ? mais

c'est l'argent et le pouvoir, la vanité et le plaisir. Avec, derrière ces termes, une soif commune : l'obtention et la jouissance immédiate d'un avantage. Tant il est vrai que de nombreux contemporains, surtout dans nos pays occidentaux, se contentent d'une vision courte de leur destinée, l'ici et le maintenant étant leur seul souci et patrie.

Or, face à ces valeurs adulées — et nous aurions pu en ajouter d'autres fort respectables comme la réussite d'une carrière, l'édification de sa maison ou les soins apportés à son jardin ! — nous constatons qu'il existe une forme d'indifférence. Oui, il se trouve — et ils sont nombreux aujourd'hui comme hier — des hommes et des femmes assez « fous » pour afficher leur indifférence à l'égard de ces « valeurs » mondaines et terrestres. Ils refusent tout net d'entrer dans la danse.

Les uns distribuent leurs richesses et se séparent de leur patrimoine. D'autres fuient honneurs, charges honorifiques et privilèges du pouvoir. Nombreux sont les célibataires volontaires ...

Que penser de leur comportement, de leur « indifférence » ? quel jugement porter sur des attitudes aussi impies à l'égard des dieux de notre société ? Faut-il y lire des manifestations de masochisme ? de la simple naïveté ? doit-on y déceler un réel mépris de valeurs authentiques (comme celles du mariage ou de la famille, par exemple) ? Cela est possible, dans tel ou tel cas isolé. Mais une chose est sûre : l'immense majorité de ces « indifférents » n'accepterait jamais une telle analyse de leur attitude. Elle clame bien haut la beauté des créatures et du corps humain, en particulier la grandeur et la profonde signification du mariage et du couple. Ces indifférents ne se sentent nullement asexués. Mais ces hommes et ces femmes se savent appelés à vivre dans une certaine forme d'indifférence à l'égard des « valeurs » qui passionnent tellement nos contemporains. Nous essayerons plus tard de préciser cet appel. Ici, notons simplement que leur indifférence est faite de distance et de liberté, de joie et de légèreté, d'esprit d'enfance.

c) Des valeurs culturelles délaissées

Il est un autre ordre de valeurs, combien plus profondes ! Celles de la culture et du langage.

En effet, l'homme est un être qui parle, à soi-même et aux autres. Chaque personne et chaque communauté doivent, sous peine de s'étioler et de disparaître, s'exprimer dans un langage, se reconnaître en lui. Ainsi, sous

une forme quelconque, chaque parti politique proclame ses convictions et détermine son programme et ses objectifs. Chaque communauté religieuse fixe les contours de son identité et l'idéal de sa fondation dans une Règle de vie et des Constitutions appropriées. Chaque nation en fait de même. Car le langage rassemble, exprime et façonne une communauté. Il précède, accompagne et suit toute action véritable. Expression de la vie, il est aussi invitation et norme féconde.

Pourtant les faits sont là, abondants et massifs. Plusieurs pages de ce fascicule y ont fait allusion. Nous assistons au développement et à l'amplification d'une indifférence à l'égard de tous les discours ou langages proposés. C'est le constat proclamé par combien d'enseignants, de parents, de catéchistes? Il semble même que cette forme de désintérêt frappe de manière toute particulière le langage religieux : l'initiation biblique, l'exposé de la doctrine de l'Eglise et surtout les orientations morales de la foi.

Cette indifférence se teinte parfois de scepticisme (pourquoi adhérer à telle doctrine plutôt qu'à telle autre ?) ou d'agnosticisme (comment reconnaître que tel langage ou telle religion méritent un réel crédit et un engagement vital ?). Elle s'accompagne fréquemment d'un refus catégorique d'entrer en matière (« cause toujours », ont l'air de dire ces indifférents, « tu ne modifieras en rien notre attitude » ...).

Pour le moment, contentons-nous de deux remarques. Notons d'abord à quel point une telle forme d'indifférence doit préoccuper les enseignants et les parents. A quel point elle les fait souffrir. « Plus rien ne les intéresse », s'exclament tant de professeurs !

Soulignons aussi le caractère dangereux et instable d'une telle indifférence, quand elle s'étend à tout langage créateur et cohérent, à toute norme de vie et d'engagement. Ceux qui se trouvent ainsi privés de « charte », sans avoir le désir d'en acquérir une, s'avancent sur une pente déshumanisante et stérile. Ils sont aussi perméables à tous les recrutements sectaires et aventuriers.

d) L'institution, suspecte ou rejetée

Nous l'avons clairement laissé entendre : langage et action ont partie liée. Nous pouvons ajouter : langage et institution aussi. Toute institution se fonde, se justifie et se développe au moyen du langage. Elle réalise, dans le concret

visible, ce qu'un langage a conçu, survolé, esquissé. On peut dire qu'elle est — pauvrement mais réellement — ce langage fondateur en visibilité, en acte.

Il est dès lors logique que ceux qui demeurent indifférents à toute doctrine cohérente et à tout projet de vie le soient encore plus fortement devant l'institution. Il importe peu alors que celle-ci se nomme Etat (55 % des citoyens suisses se sont montrés indifférents à l'élection des membres du parlement, qui pourtant dirigera tous les secteurs importants de leur vie civile !), Eglise, œuvres caritatives ou sociales. Les communautés religieuses elles-mêmes ont fortement ressenti cette forme d'indifférence : non seulement elles ont connu ce qu'il est convenu d'appeler la crise des vocations, mais elles ont dû constater plus d'une fois que l'idéal communautaire et les institutions apostoliques assumées par la communauté n'intéressaient plus certains de leurs membres.

Cette forme d'indifférence est particulièrement répandue chez les jeunes. Pour beaucoup, l'institution, surtout si elle apparaît comme traditionnelle ou classique, est rejetée comme suspecte.

e) **L'autre, inintéressant**

Selon les textes fondateurs de la foi chrétienne (la parabole du bon Samaritain aussi bien que l'évocation de la communauté des premiers chrétiens dans le livre des Actes des Apôtres ; les conseils de S. Paul aussi bien que ceux de S. Jean...) la « valeur » qui doit capter notre attention, solliciter notre engagement et le don de nous-mêmes, c'est **l'autre**, notre frère ou notre sœur, avec son nom propre et sa vocation singulière, ses aspirations légitimes et ses besoins propres. Or, quand nous réfléchissons au phénomène de l'indifférence, nous constatons que cette valeur-là en est la principale victime. Ne craignons pas de l'affirmer : pour beaucoup, aujourd'hui, l'autre n'existe pas, ou plutôt il n'existe que dans la mesure où il sert, dans la mesure où l'on s'en sert. On peut bien parer parfois cette indifférence du beau nom de tolérance. Mais ne nous y trompons pas : elle signifie simplement que les joies ou les souffrances de l'autre, ses progrès ou sa dégradation ne représentent aucun intérêt humain ou fraternel.

Cette indifférence aux autres peut vicier les domaines les plus spirituels. Nous nous demandons par exemple si ce qu'on nomme parfois l'attrait renouvelé pour la vie monastique n'est pas favorisé de façon douteuse par cette forme de désintérêt pour l'autre. Qu'on nous comprenne bien : nous

n'évoquons pas ici les vocations authentiques à la vie monastique. Celles-là ne représentent ni désintéret, ni fuite, ni oubli des autres. Nous pensons par contre à l'engouement de certains jeunes pour la vie monastique où l'on sent que le dégoût et la peur devant notre société difficile, le manque de confiance en eux-mêmes ou la quête narcissique d'un épanouissement personnel tiennent une place déterminante.

Ainsi, en résumé, on le constate : toutes les « valeurs » qui captent ou mobilisent une partie des hommes — depuis le terrorisme qui ne songe qu'à détruire jusqu'à l'amour fraternel totalement attentif au bien de l'autre — peuvent être les victimes de l'indifférence. En face de ces « valeurs » une partie plus ou moins importante de nos contemporains se sent ou se veut indifférente, désengagée ou méfiante, étrangère...

2. Des « états d'âme » contrastés

Après l'examen des « valeurs » délaissées par les indifférents et avant de nous interroger sur les causes qui conduisent à de tels comportements, nous voulons nous tourner vers les indifférents eux-mêmes, afin de caractériser très brièvement leurs « états d'âme ». Mais comme les « valeurs » ignorées, volontairement ou non, sont fort variées, parfois même très opposées les unes aux autres, il n'est pas étonnant du tout que nous découvriions chez les indifférents des « états d'âme » fort contrastés, aux antipodes les uns des autres.

a) **Quand on est « ailleurs » ...**

Nous constatons parfois — sans porter de jugement de valeur sur une telle attitude — que l'indifférent ne perçoit tout simplement pas telle ou telle valeur. Il est sourd et aveugle. Il est « ailleurs ».

Maints exemples peuvent illustrer notre affirmation. Il est facile d'admettre que Mère Teresa ne soit pas « disponible », pour ce qui la concerne elle-même, aux valeurs du mariage. Son cœur et son engagement ne vont pas dans cette direction. Prenons un autre exemple. Nous concevons fort bien qu'un homme totalement engagé dans la vie politique ne puisse pas

s'intéresser en même temps à une recherche philosophique intense. Il est indifférent à la philosophie, sans mépris pour elle et parfois avec une certaine nostalgie, parce que son engagement le mobilise pour d'autres valeurs.

b) Quand on a la nausée...

Ces premiers indifférents le sont par plénitude d'engagement et d'intérêt. Chez beaucoup d'autres, par contre, cet « ailleurs » n'existe justement pas. Leur situation est plutôt marquée par l'apathie et le dégoût. La sensation d'écœurement et l'envie de vomir ne se manifestent pas uniquement dans le domaine physique et le processus de la digestion. Elles peuvent fort bien qualifier l'espace intellectuel ou la situation spirituelle de quelqu'un. Ce qu'un personnage de Sartre ressent au contact d'un galet, beaucoup le vivent de façon généralisée :

« Maintenant je vois ; je me rappelle mieux ce que j'ai senti, l'autre jour, au bord de la mer, quand je tenais ce galet, c'était une espèce d'écœurement douceâtre. Que c'était donc désagréable ! Et cela venait du galet, j'en suis sûr, cela passait du galet dans mes mains. Oui, c'est cela, c'est bien cela : une sorte de nausée dans les mains. »

c) Quand on s'ennuie...

Le monde dans lequel vit l'indifférent est souvent « ceinturé d'ennui ». C'est un monde où le malaise est partout sans être localisé nulle part. L'indifférent qui s'ennuie attend mais sans espoir de trouver. Insatisfait, il l'est assurément, mais sans volonté de se mettre en route. Nulle quête n'est souhaitée. Georges Bernanos a évoqué de manière inoubliable l'« état d'âme » d'une paroisse qui s'ennuie :

« Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. Comme tant d'autres paroisses ! (...) »

Je me disais que le monde est dévoré par l'ennui. Naturellement, il faut un peu réfléchir pour se rendre compte, ça ne se saisit pas tout de suite. C'est une espèce de poussière. Vous allez et venez sans la voir, vous la respirez, vous la mangez, vous la buvez, et elle est si fine, si ténue qu'elle ne craque même pas sous la dent. Mais que vous vous arrêtiez une seconde, la voilà qui recouvre votre visage, vos mains. Vous devez vous agiter sans cesse pour secouer cette pluie de cendres. Alors le monde s'agite beaucoup. »

L'indifférent s'ennuie. Il est victime du vide. Il vit souvent sans projet, sans appel perçu ni responsabilité. Il fait l'expérience d'un vide qui nous laisse en face de redoutables interrogations : sur quoi va-t-il déboucher ? quel changement annonce-t-il ? Car, nous ne l'expérimentons que trop souvent : la nausée, l'ennui, le vide rendent disponibles pour le suicide, la violence ou l'adhésion fanatique à des groupes extrémistes. Nous voulons espérer qu'ils puissent être aussi des tremplins vers de nouveaux engagements, un risque heureux, prélude à une création véritable.

3. Les causes de l'indifférence

Après la présentation des symptômes de l'indifférence, il est temps de nous interroger sur les causes de ce phénomène. Mieux nous pourrions les isoler et en prendre une conscience claire et plus nous serons à même de déterminer des lignes d'action précises pour y faire face.

a) **L'irruption d'autres valeurs**

C'est un fait d'observation courante : quand une personne se passionne pour une cause, quand son cœur est habité par un projet de vie, dès qu'une présence aimée fait irruption dans son existence concrète, le reste est frappé d'insignifiance et même de mort. La personne n'a d'yeux et d'oreilles, elle n'a d'intérêt que pour les êtres ou les réalités qui la font vivre. Elle est indifférente au reste, parce que comblée, sollicitée, mobilisée. Indifférente, parce que non disponible.

Nous tenons là la cause qui explique maintes manifestations d'indifférence. Celle, positive, du mystique ou du saint détaché des valeurs terrestres. Celle, négative, de tant de personnes sourdes à l'appel et à l'attrait de toute valeur spirituelle ou culturelle, parce que engluées dans l'épaisseur de l'immédiat palpable.

En bref, nous pouvons dire que l'irruption de **la valeur** (ou de ce qui est considéré comme tel) enlève tout intérêt pour **les** valeurs.

b) La sécularisation

Nous venons d'évoquer la montée à l'horizon de valeurs qui captent toute l'attention et rendent le reste inintéressant. Cela nous conduit tout naturellement à dire quelques mots de la sécularisation comme cause d'indifférence. Et surtout, semble-t-il, de l'indifférence religieuse.

Le terme de sécularisation vise ici un processus historique de lutte « qui a opposé l'homme à Dieu, le monde à l'Eglise, le profane au sacré ». Certes, et il faut le souligner très nettement, il est légitime et nécessaire de concevoir une saine sécularisation qui sache reconnaître la cohérence des lois scientifiques, la place et la mission propre des institutions civiles et politiques, les possibilités de la raison humaine, libre et adulte. Malheureusement, en fait, la sécularisation conserve trop souvent de ses origines polémiques et de ses progrès difficiles une coloration agressive qui la dénature et l'infléchit en sécularisme. Ce qui est prôné alors, ce n'est plus l'autonomie ordonnée des réalités terrestres mais leur indépendance et même leur suffisance. La terre capte alors toute l'attention et toutes les forces. Le monde et ses valeurs limitées prennent la place de l'absolu et voilà l'homme enfermé, indifférent à tout appel venant d'ailleurs : le damné de la terre.

c) L'agression de la quantité

Les indifférents rencontrés dans les deux paragraphes précédents le sont, parce que toute leur attention est polarisée par d'autres valeurs. Ils nous faut maintenant évoquer une situation beaucoup plus grave : celle de tous ceux qui sont indifférents par saturation et nausée, parce qu'ils ont subi l'agression de la quantité. Pour eux il n'y a plus de valeur mobilisatrice.

L'homme a des rythmes qui ne sont pas ceux de la machine. Son développement connaît des lois de croissance et d'assimilation. Apprendre à parler, d'un langage qui mesure le poids des mots et conserve la saveur de l'expérience, demande du temps... et du rêve.

Apprendre à aimer, apprendre à accueillir la présence connue et reconnue de l'autre, dans l'admiration et la joie, demande du silence, des rites et beaucoup de patience.

Apprendre à servir sans monotonie subie, dans la saveur tout intérieure d'une fidélité attentive au seul bien de l'autre, demande un long apprentissage, l'encouragement d'exemples fraternels et beaucoup de ténacité.

Or, c'est en cela que nous nous trouvons devant une situation dramatique et quasi généralisée. Nous sommes tous, mais les adolescents et les jeunes de manière encore plus oppressive, submergés par la quantité et en proie à tous les phénomènes d'accélération qui en découlent. La sur-information et ses bribes disloquées ou contradictoires deviennent de l'anti-information. Les discours les plus hétéroclites se bousculent dans nos têtes et nos mémoires. Les rencontres humaines sont furtives et trop souvent entourées elles-mêmes de quantité et de bruit. Elles exaspèrent plus qu'elles n'apaisent.

Prenons un exemple fort simple. A la sortie d'un repas copieux, les cartes de menus nous laissent indifférents, quand elles ne provoquent pas en nous un mouvement de recul. Or l'estomac spirituel et mental de beaucoup en est là : entre la saturation et l'écœurement. Le paysan connaissait expérimentalement les moindres recoins de son petit domaine ou de sa demeure familiale. Par contre le citadin moderne n'a pas toujours le temps d'explorer son propre quartier avant un nouveau départ. Or, mentalement, nous tendons à devenir des citadins qui n'ont plus ni domaine, ni maison, des hommes qui n'habitent nulle part...

En octobre 1940, de retour d'Afrique du Nord où le groupe 2-33 avait émigré, ma voiture étant remise exsangue dans quelque garage poussiéreux, j'ai découvert la carriole et le cheval. Par eux l'herbe des chemins. Les moutons et les oliviers. Ces oliviers avaient un autre rôle que celui de battre la mesure derrière les vitres à 130 kilomètres à l'heure. Ils se montraient dans leur rythme vrai qui est de lentement fabriquer des olives. Les moutons n'avaient pas pour fin exclusive de faire tomber la moyenne. Ils redevaient vivants. Ils faisaient de vraies crottes et fabriquaient de la vraie laine. Et l'herbe aussi avait un sens, puisqu'ils la broutaient... Et il m'a semblé que, durant toute ma vie, j'avais été un imbécile.

A. de Saint-Exupéry, *Lettre aux hommes.*

d) Le poids des échecs et des déceptions

Certains indifférents ne l'ont pas toujours été. Ils étaient partis pleins de rêves et d'entrain. Mais les échecs sont venus (provoqués souvent par le manque de temps et d'assimilation que nous avons dénoncés dans le paragraphe précédent). Et nous les retrouvons au nombre des êtres déçus, sceptiques, méfiants... Au lieu de soumettre à une analyse lucide les expériences avortées qu'ils viennent de vivre, afin de repartir avec des chances de succès

renouvelées, ils repoussent tout engagement. Chat échaudé... Nous tenons là la cause de bien des découragements et de toute une zone d'indifférence : les expériences avortées compromettent l'Expérience.

e) **La raréfaction des maîtres et des témoins**

Ajoutons une autre cause d'indifférence qui affecte particulièrement, mais non exclusivement, les jeunes : l'absence ou du moins la raréfaction de véritables maîtres. Des maîtres qui sachent, comme le note justement l'abbé Bise, éveiller et féconder. L'ampleur et le poids des programmes, la stupidité égoïste des horaires peuvent fournir aux enseignants des excuses. Mais le fait est patent : bien des éducateurs et adultes ont déçu. Ils ont fait perdre tout attrait à ce que l'« autorité » propose. La transmission mécanique d'un savoir figé, l'absence de dialogue véritable, les lourdeurs d'un moralisme arbitraire ont certainement préparé ce refus.

Nous avons parlé plus haut du risque de changement. Nous retrouvons ici le danger d'un changement néfaste. Que surgissent des pseudo-témoins — et nous pensons à l'inquiétante prolifération des « témoignages » dans certains rassemblements de personnes exaltées — et l'on voit des foules d'assoupiés ou d'indifférents se lever et les suivre sans condition.

On le constate : les causes de l'indifférence sont multiples (et nous aurions pu détailler, par exemple, les méfaits de la quantité en matière d'argent, d'enlèvement dans le confort, d'érotisme facile et narcissique, etc.) ; les familles d'indifférents sont variées et opposées entre elles ; leurs « états d'âme » font divergents.

Certes, il nous faut penser à trouver le meilleur comportement possible, un comportement adapté à chaque forme d'indifférence. Pourtant, avant cela, nous voulons nous accorder une pause salutaire, ayant l'air d'oublier et nos inquiétudes et nos questions. Nous voulons écouter le témoin le plus et le moins indifférent qu'on puisse imaginer : S. Paul de Tarse.

II. Un témoin privilégié, S. Paul de Tarse

1. La rencontre qui bouleverse une vie

Interrogez Paul de Tarse et ses écrits sur une question quelconque : il vous répondra à partir des lumières reçues sur la route de Damas. Tout dans sa vie l'orientait vers cette rencontre. Tout en découle.

C'est un être passionné, sûr de son orientation théologique, porté par un dynamisme apostolique exceptionnel, qui part en mission vers Damas. C'est un Pharisien, irréprochable devant la Loi, qui va rencontrer le Seigneur, doux et humble, et être enveloppé par la lumière de sa Résurrection.

Mesurons bien l'étendue du choc subi : il attendait un Messie, sans doute. Mais un simple serviteur de la Loi, l'interprète décisif de ce qui demeurait obscur en elle. Or, c'est le confident des pécheurs et des prostituées, l'hôte des percepteurs d'impôts, l'apôtre des marginaux qui vient à lui. Il se sentait pleinement à l'aise dans le dédale des prescriptions légales, puisque, il en était convaincu, chacune d'entre elles lui permettait de mieux connaître la volonté de ce Dieu Unique qu'il adorait et aimait. Or, voici que le Seigneur crucifié allait lui demander une démission de confiance, la mort à toutes les sécurités qui pourraient lui provenir de ses propres actes. Ce qu'il devrait désormais proclamer bien haut, c'était le discours insensé de la Croix, la foi dans un Messie crucifié.

Un vrai désastre ! Voilà ce que représentait l'événement de Damas pour l'édifice théologique et spirituel savamment agencé par le spécialiste de la Loi. Un désastre, oui ; mais surtout l'irruption d'une évidence nouvelle, la rencontre d'une Présence que plus rien — ni avantages professionnels, ni haine, ni persécutions — ne pourrait désormais ternir. Durant toute sa vie apostolique, S. Paul ne fera rien d'autre que de diffuser et de commenter cette nouvelle aux conséquences incalculables : Jésus de Nazareth est le Messie de Dieu. Il est vivant dans la Gloire de Dieu. Il est Seigneur.

2. Une indifférence désormais facile

L'affrontement de Damas avait été un vrai corps à corps. Mais ce que l'événement inaugurait, c'était un cœur à cœur entre le disciple et son Seigneur (« lui qui s'est livré pour moi », Ga 2, 20), la saisie mutuelle de deux amoureux, pour Paul la connaissance comblante et toujours renouvelée de son Sauveur.

De valeurs, il n'en manquait certes pas : « Si quelque autre pense pouvoir se confier dans la chair, je le puis, moi, davantage : circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu issu d'Hébreux ; pour la Loi, Pharisien; pour le zèle, persécuteur de l'Eglise; pour la justice légale, irréprochable » (Ph 3, 4-6).

Il pouvait même soutenir la comparaison avec les meilleurs de son peuple : « Ils sont Hébreux? Moi aussi. Ils sont Israélites? Moi aussi. Ils sont descendance d'Abraham ? Moi aussi. Ils sont serviteurs du Christ ? (je vais dire une folie !) Moi, davantage. Bien plus par les labeurs, etc. » (2 Co 11, 22-23).

Or, va-t-il, après la rencontre du Seigneur ressuscité, se montrer indifférent à l'égard de tous ses privilèges naturels et religieux ? Ce serait mal connaître S. Paul que de croire qu'une simple indifférence lui suffira. On devine que désormais il souffre d'avoir naguère poursuivi assidûment de tels avantages, de leur avoir accordé une importance démesurée. En Jésus Christ, ces privilèges changent de sens : dans sa comptabilité spirituelle, ils figurent désormais comme des pertes, des contraventions : « Ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai estimées détrimment (le sens du mot grec est : " perte financière ", " amende "...) à cause de la **valeur** suréminente de la connaissance du Christ Jésus, mon Sauveur » (Ph 3, 7-8).

Pas de doute possible : à ce titre déjà, nous rencontrons S. Paul au premier rang des indifférents, de ceux du moins pour qui les honneurs et les avantages de la terre ne méritent aucune quête.

3. Des valeurs aveuglées

Ce que Paul a expérimenté dans sa propre vie (cette insignifiance de toutes les valeurs terrestres en comparaison de la connaissance de Jésus Christ), le théologien qu'il est va l'enseigner à tous avec passion. Et tant pis pour les grandeurs les plus vénérables, fussent-elles « ecclésiastiques » ! Ainsi il y avait, pour tout Juif convaincu, un rite sacré entre tous : celui de la circoncision. Eh bien ! il le dira : « En Christ Jésus, ni la circoncision n'a de valeur, ni l'incirconcision, mais seulement la foi agissant par l'amour » (Ga 5, 6), ou encore : « Ni la circoncision n'est quelque chose, ni l'incirconcision, mais seulement la créature nouvelle » (Ga 6, 15).

Paul scandalise les Pharisiens. Il ne s'arrête pas là. Au risque de s'attirer les foudres des opprimés eux-mêmes et les interprétations malveillantes de nombreux commentateurs tout au long des siècles, il enseignera aux esclaves à se montrer indifférents à l'égard de leur situation sociale :

« Que chacun demeure dans l'état même où il a été appelé. Etais-tu esclave lors de ton appel ? **ne t'en soucie pas**. Et même si tu peux devenir libre, profite plutôt de ta condition d'esclave » (1 Co 7, 20-21).

Est-ce de sa part un refus du progrès social ? Pas du tout. Mais la conviction inébranlable que seul est **intéressant** Jésus Christ, la vie avec lui, la communion à sa résurrection. Le reste est dérisoire, tellement provisoire : « Je vous le dis, frères : le temps se fait court. Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas vraiment. Car elle passe, la figure de ce monde » (1 Co 7, 29-31).

Sommes-nous si éloignés d'un certain Camus ? Nous lisons en tout cas dans ces lignes la charte de la vraie indifférence, face aux valeurs provisoires. Même les souffrances, du fait de leur caractère éphémère, changent de visage : « J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous » (Rm 8, 18). Du reste « le temps a déjà réduit ses voiles », le port étant en vue...

Il n'est donc pas difficile de présenter S. Paul comme le champion de l'indifférence... positive. Quand on a rencontré Jésus Christ, Vivant et Ressuscité, tout le reste s'ordonne par rapport à lui. Il ne va pas être difficile maintenant de le présenter comme le champion de la non-indifférence.

4. Un intérêt sans faille

Nous constatons l'existence de deux versants dans l'attitude de S. Paul. D'une part, la dévalorisation de tout ce qui pourrait entrer en compétition d'intérêt avec la connaissance de Jésus Christ et une indifférence souveraine à l'égard de tout ce qui ne renforce pas la communion avec lui. D'autre part, un intérêt prodigieux, unificateur pour tout ce qui concerne l'Événement Jésus Christ : pour sa personne bien sûr, mais aussi pour l'accomplissement en lui des promesses, pour la communion de tous en lui, etc.

Rien d'étonnant pour un homme qui a conscience d'avoir été saisi par le Christ, d'être devenu, par vocation, le lieu de révélation du Fils de Dieu (Ga 1, 16). Écoutons-le nous dire :

« Pour moi, par le moyen de la Loi, je suis mort à la Loi, afin de vivre pour Dieu. Je suis à jamais crucifié avec le Christ ; je vis, mais non plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 19-20), ou encore :

« Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir est un gain » (Ph 1, 21).

Ici encore, S. Paul a conscience que cette union avec le Christ n'est pas un privilège qui lui serait propre et exclusif. Tous les baptisés ont revêtu le Christ, pour devenir un seul être en lui :

« Vous tous qui avez été baptisés en Christ, c'est Christ que vous avez revêtu. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus d'homme et de femme ; car tous, vous êtes un en Christ Jésus » (Ga 3, 27-28). Nous retrouvons bien dans ce texte les deux versants d'une attitude dont nous avons parlé : un intérêt prodigieux pour le Christ dont on devient le membre vivant ; une indifférence qui tient pour dérisoires les différences de race, de condition sociale ou de sexe.

De réflexion en réflexion, S. Paul veut nous conduire à la conscience de ce que nous pouvons nommer le statut trinitaire de notre vie chrétienne :

« Mais lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi, pour que nous recevions la filiation. Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : " Abba " ! Père ! » (Ga 4, 4-6). Tout ce qui nous écarte d'une telle vie est inintéressant et devrait nous trouver indifférents. Tout ce qui nous en rapproche doit capter notre attention et notre cœur.

5. Une mission urgente

Rencontrer le Christ, devenir par la foi et le baptême un seul être avec lui, communier à ses souffrances et à sa résurrection, exigent impérieusement que l'on participe à sa mission. Il s'agit de révéler à tous les enfants du Père l'amour de leur Dieu et le salut offert. Pour S. Paul, **nulle indifférence n'est admissible ici**. La rencontre de Damas tendait à cela : « révéler son Fils... pour que je l'annonce aux nations » (Ga 1, 15). Cette vocation, il l'a servie avec passion : « Je me suis asservi à tous, pour gagner le plus grand nombre. Je me suis fait Juif avec les Juifs, pour gagner les Juifs : sujet de la Loi avec les sujets de la Loi — moi qui ne suis pas sujet de la Loi — pour gagner les sujets de la Loi. Je me suis fait un sans-loi avec les sans-loi — moi qui ne suis pas sans une loi de Dieu, étant sous la loi du Christ — pour gagner les sans-loi. Je me suis fait faible avec les faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous... » (1 Co 9, 19-22).

Une telle véhémence apostolique se retrouve quand il réfléchit au refus de son peuple aimé : « J'ai au cœur une grande tristesse et un continuel tourment. Oui, je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères, mes parents selon la chair » (Rm 9, 2-3).

Du reste, annoncer le Christ représente pour lui une telle priorité, qu'il se réjouit même de la malveillance de certains à son égard, pourvu que son Seigneur aimé soit révélé et publié : « D'autres, c'est par esprit de dispute qu'ils annoncent le Christ, pour des motifs qui ne sont pas purs, pensant susciter de l'affliction à mes liens. Mais quoi ! Il reste que de toute manière, prétexte ou vérité, le Christ est annoncé : et de cela je me réjouis et me réjouirai encore » (Ph 1, 17-18).

D'ailleurs, on le devine à travers ses lettres : si S. Paul se montre si passionné pour le salut de ses frères (« Si un aliment doit scandaliser mon frère, je renoncerai à tout jamais à manger de la viande plutôt que de faire tomber mon frère », 1 Co 8, 13), c'est bien que l'amour même de Jésus Christ l'habite. « Car l'amour du Christ nous presse, à la pensée qu'un seul est mort pour tous » (2 Co 5, 14).

Ainsi toute sa vie apostolique — qui ne tolère ni retard, ni indifférence — s'appuie sur la conviction inébranlable que le Christ Jésus est, « de par Dieu, devenu pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption » (1 Co 1, 30).

6. Brève récapitulation

Résumons ces quelques notes consacrées à Paul de Tarse, en songeant au thème de notre fascicule :

- L'existence de S. Paul nous apparaît comme divisée nettement en deux parts. L'avant-Damas, dans la ferveur d'un judaïsme militant et sûr de lui-même. L'après-Damas, tout occupé par Jésus ressuscité, en qui Paul vit, souffre, pense et témoigne intensément.
- Ni avant Damas ni après, S. Paul ne s'est jamais laissé gagner par une forme quelconque d'ennui. A toutes les étapes de sa vie, nous le devinons passionné et totalement présent à ce qu'il entreprend. Son langage et sa doctrine — on le devine à travers ses lettres — ne se sont jamais figés. Ils demeurent en continuelle élaboration créatrice. Paul est à la fois un homme satisfait et inquiet : un homme en marche.
- La rencontre de Jésus, Christ et Seigneur, modifie et ordonne tous les éléments de sa vie et de sa doctrine. Vivant en Jésus Christ, il détient le foyer de tout discernement.

Tout ce qui détourne de Jésus Christ est rejeté et honni ;

toute situation ou circonstance qui permettent le service de Jésus Christ lui apparaissent comme **indifféremment bonnes** ;

tout ce qui relie à Jésus-Christ, tout ce qui peut le faire connaître et aimer est recherché, voulu et aimé.

- Oui, Paul a tenu son engagement : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié » (1 Co 2, 2).

III. Face aux indifférences : des comportements possibles

Ces dernières pages consacrées au thème de l'indifférence décevront presque à coup sûr. Car, que nous le voulions ou non, il y a en chacun de nous un écolier, qui, confronté à des questions vitales et même angoissantes, voudrait trouver une réponse claire, une solution de type scientifique ou mathématique. Or, tous les articles qui précèdent nous l'ont prouvé: le terme d'indifférence recouvre des comportements fort variés, des attitudes qui sont, tantôt à promouvoir et à rechercher, tantôt à combattre vigoureusement et à dépasser. Il ne saurait donc y avoir de solution unique et facile.

1. L'indifférence et notre comportement personnel

Ne soyons pas hypocrites et prétendument purs. Les questions soulevées par le thème de l'indifférence s'adressent d'abord à nous, à chacun de nous. Nous sommes enfants de notre génération, solidaires des forces qui la travaillent.

a) **D'abord le Christ**

S. Paul nous en a convaincus. Jean-Paul II ne cesse de nous le répéter: l'homme ne se comprend et ne trouve sa stature plénière qu'en Jésus Christ. En termes simples, cela signifie que nous devons rencontrer vitalement et personnellement Jésus Christ. En Lui, nous pourrions deviner la profondeur du péché et de la rédemption ; en Lui, il nous sera possible de lire l'insondable amour du Père et les contours de nos vocations ; en Lui, nous saisirons le dynamisme de l'histoire sainte qui traverse nos existences.

Sans doute, une telle rencontre est un don gratuit de notre Père, mais, ne l'oublions pas : Paul marchait vers Damas. Pour nous, soumis aux causes d'indifférence négative que nous avons décelées plus haut (bruit, quantité, perte du sens des mots...), marcher vers Damas, nous orienter vers une

rencontre vitale avec Jésus Christ signifiera toujours une conversion et les éléments qui la favoriseront seront entre autres : des relations fraternelles renouvelées, la création de zones de silence et d'échange, un regard prolongé sur les besoins de nos frères, des lectures de qualité et, dans le domaine proprement spirituel, des expériences de prière, la rumination obstinée de l'Evangile, la réception intelligente du sacrement de la réconciliation et, périodiquement, quelques jours de retraite, etc.

Pour S. Paul, la lumière décisive jaillit de l'événement de Damas. Pour nous, elle doit jaillir de notre rencontre constamment renouvelée avec Jésus Christ.

b) **Ensuite sa Parole**

Revenons de manière plus directe à notre thème en affirmant que nous ne devons jamais séparer Jésus Christ de sa Parole. Car, si nous ordonnons notre compréhension du réel selon les lumières de son évangile, si nous nous interrogeons avec lui et en lui, il y aura place en nous :

- pour **une sereine indifférence** à l'égard de tant de valeurs convoitées par certains de nos frères. Lentement et progressivement. Car, ce n'est pas une entreprise aisée que celle de mettre à la porte nos faux soucis, nos quêtes injustifiées, les blessures de nos déceptions.
- pour **une volonté farouche de collaborer**, dès maintenant, à l'avènement de ces cieux nouveaux et de cette terre nouvelle dont nous parle avec lyrisme l'Apocalypse (21, 1). Une volonté qui neutralisera efficacement la montée victorieuse en nous de cette indifférence-dégoût ou indifférence-ennui dont nous avons parlé et qui nous menace tous à certaines heures. Une volonté qui fécondera notre courage, rendra notre langage créateur et notre témoignage inventif.
- pour **un statut permanent et dynamique de conversion**. Car, Jésus lui-même nous le dit dans une phrase étonnante : « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais la division » (Lc 12, 51). Nous expérimenterons qu'il dit vrai. En effet, rencontrer Jésus Christ en vérité, discerner, voir, parler, agir selon sa Parole et son exemple exigent de chacun de nous une conversion permanente. Concrètement et pour le but qui nous préoccupe tout au long de ce fascicule, il s'agit surtout de **désencombrer nos vies** (la sereine indifférence évoquée plus haut est à ce prix). Est-ce tomber dans un moralisme exagéré que de le reconnaître : il y a en chacun de nous des amorces de

quêtes (vers l'argent, le confort, telle place, telle réussite mondaine...) qui sont en contradiction avec notre vocation de serviteur du Christ ? Dès qu'on scrute son propre cœur, il n'est pas rare d'y trouver des sources d'agitation qui pourraient être taries, l'écoute complaisante de voix qui dispersent et fatiguent inutilement, une situation de superficialité et d'engagement au rabais. Par contre, si, à certaines heures, ce sont les intérêts du Royaume de Dieu qui surchargent nos journées, ne craignons rien. L'Esprit de Jésus Christ unifiera alors lui-même nos existences bousculées.

2. L'indifférence : celle de nos frères et sœurs

Il est temps de nous interroger sur l'attitude à adopter face aux autres — nos frères et sœurs si semblables à nous ! — sous l'angle précis de l'indifférence à promouvoir ou à combattre.

Or, dès que nous le faisons, un terme s'impose à nous, celui de « **témoignage** ». A la suite et à l'exemple de Jésus, nous sommes appelés à « **rendre témoignage à la vérité** ». Qu'est-ce à dire ? Il nous semble qu'on peut affirmer ceci : « rendre témoignage à la vérité », c'est se comporter devant et avec les autres, de telle manière (dans ses paroles, ses actes, ses initiatives...) que chacun puisse mieux découvrir le dessein de Dieu sur lui, l'accueillir avec plus de souplesse et le réaliser avec courage et joie dans l'obéissance à sa vocation propre. Seulement, cette réponse est sans doute trop théologique et concentrée. Aussi voulons-nous tenter d'en énumérer les composantes principales.

a) **Rejoindre l'autre**

Tout doit commencer par la communion. Jésus a voulu rencontrer les autres, là où ils étaient. Le chrétien et le témoin doivent aussi le faire. Les autres, avec leurs richesses personnelles qui ne sont pas les nôtres, leurs dons différents des nôtres, leurs joies et leurs souffrances, etc.

Sans doute, communier dans la vérité avec les autres est un art que seuls connaissent les doux, les humbles, les serviteurs passionnés de la vérité. Cela implique de notre part la volonté sincère (même si nos savons que cela est difficile) de ne jamais juger un frère, tout en conservant notre lucidité et nos pleines capacités de discernement, de ne pas nous imposer, tout en

enrichissant l'autre de notre expérience et du meilleur de nos connaissances, de ne jamais nous faire, par faiblesse, le complice du mal ou de l'erreur, tout en manifestant une vraie humilité et une tolérance non feinte, faite d'accueil, d'écoute et de respect.

b) **Des regards qui éveillent**

Nous sentons le besoin de préciser davantage encore ce que nous venons de proposer. Car nous en sommes persuadés : de nombreuses aventures humaines et des destinées spirituelles authentiques ont commencé par un regard. Chacun de nous l'a du reste expérimenté : il y a des regards qui figent, qui condamnent et qui tuent. Il en est d'autres qui relèvent, consolent, enfantent et lancent sur la route. Que nos regards soient de ceux-là.

Nous le savons : il faut parfois un brin de « folie » — celle du Père et de Jésus, son révélateur — pour croire en l'avenir de tel frère ou de telle sœur, pour continuer d'y croire, même après des échecs et des déceptions répétées. Il faut beaucoup d'humilité, pour renoncer à mouler l'autre, selon nos critères personnels, mais pour qu'il découvre à travers notre regard une authentique invitation au voyage. Souvenons-nous : le « tu ne feras jamais rien de bon » est un verrou qui emprisonne, alors que le regard du témoin de la vérité peut dissiper des nuées d'indifférence...

c) **Un tissu communautaire**

Nous étions collégiens, lors de la parution des livres célèbres de Camus : **L'Étranger** et **La Peste**. A la même époque le philosophe Gabriel Marcel, dans des conférences qui nous impressionnèrent durablement, évoquait devant nous les tristesses d'un « monde cassé ». Il dénonçait prophétiquement les dangers de l'anonymat et les fruits maléfiques des collectivisme de tous bords. Nous l'entendons encore nous dire : il faut refaire maille à maille le tissu communautaire, redécouvrir la personne et l'authentique relation interpersonnelle. Nous comprenons chaque jour mieux ce qu'il pressentait douloureusement.

Oui, il faut retisser, surtout pour les plus jeunes de notre génération, un tissu communautaire qui leur donne un cadre de vie créateur. Ce n'est pourtant pas chose aisée. Car, sur le marché des communautés, les contrefaçons et les imitations trompeuses abondent. Pour notre part et sans lancer des anathèmes contre qui que ce soit nous pensons qu'il n'est pas bon de diriger

les indifférents qui stagnent vers trois types de communautés (qui malheureusement et selon beaucoup de variantes existent à de nombreux exemplaires) :

- Vers la communauté, tout d'abord, que rassemble une charte d'opposition et de haine. La communauté agressive dans laquelle on respire davantage le désir d'abattre l'adversaire que la joie de servir ses frères. Car, sachons-le bien : une chose est de s'opposer fermement à l'injustice et à l'oppression, de dénoncer vigoureusement les rouages des sociétés qui y conduisent et autre chose, jamais admissible pour un chrétien et un homme de paix, est de haïr son frère (fût-il oppresseur ou assassin), de travailler à sa ruine et de s'en réjouir. Cela ne peut jamais figurer dans le programme avoué ou latent d'une communauté digne de ce nom.
- Nous ne favoriserions pas non plus l'entrée de qui que ce soit dans une communauté que rassemblent artificiellement une charte sentimentale et la quête du merveilleux. Cela signifie que nous n'accorderons pas une confiance sans réserve aux groupes communautaires qui ne savent pas écouter le message salutaire d'une saine sécularisation. A la communauté qui voit partout des signes surnaturels et collectionne les miracles, misant davantage sur un enthousiasme collectif que sur la sereine et réconfortante présence de frères et de sœurs qui communient au même idéal et à la même foi. Le danger que nous dénonçons ici n'est pas illusoire : il déploie ses méfaits partout où une communauté s'apparente de près ou de loin à une secte.
- Nous ne croyons pas favorable enfin l'adhésion à une communauté qui se constitue comme refuge pour personnes frileuses ou saisies de panique devant les dangers de notre temps. Car, l'entrée dans une vraie communauté, ne saurait d'aucune façon s'apparenter à un retour au sein maternel. Les communautés de ce genre courent du reste deux graves dangers. Celui de se crisper sur des valeurs, un langage, des rites, qui ont connu leur heure de vitalité, mais qui sont désormais dépassés ou fossilisés. Les intégrismes n'évitent pas ce danger. Celui, non moins redoutable, de pharisaïsme ; leurs membres se présentant comme les détenteurs et gardiens de la vérité, nourrissant des sentiments de commisération et parfois de mépris à l'égard des autres.

Une critique fraternelle et un effort de réflexion lucide doivent nous permettre d'éviter de tels écueils. La communauté à promouvoir est audacieuse et généreusement positive. Elle accorde une attention privilégiée à la vocation

de chacun de ses membres, se préoccupant de sa présence, de sa participation effective et de sa joie. Elle se demande si chaque personne partage, selon ses dons particuliers, les responsabilités de l'ensemble et si la liberté de chacun, une liberté d'adulte, est assurée. Elle vérifie fréquemment l'ouverture de toute la communauté aux autres et sa position de service face à l'ensemble de ses frères et sœurs.

d) **Un langage renouvelé**

C'est ici que nous retrouvons le problème d'un langage fondateur et fécondant. Nous avons signalé plus haut à quel point le ou les langages sont victimes de l'indifférence. Ils le sont, parce qu'ils ne sont plus ceux de communautés créatrices. C'est à l'intérieur d'un réseau communautaire (famille, groupe, paroisse, congrégation religieuse, etc.) que le poids des mots peut être retrouvé, leur plein de vie, de chair et de sang, de larmes et de rire. Cela est-il possible? Oui, par un long apprentissage à la rigueur, à l'humble exactitude. Par une lutte contre les avalanches de mots sans contrevalleur d'expérience et de vie. Tout effort, dans les relations interpersonnelles comme à l'école, qui tend à nommer, à exprimer, à créer doit être encouragé et soutenu. Une éducation qui va dans ce sens préserve l'adulte d'une indifférence débilante.

e) **Un style de vie**

Ceci est probablement déterminant : l'édification d'une communauté véritable, la possibilité de relations interpersonnelles fécondes, le renouvellement continu d'un langage non dévalué exigent un cadre et un style de vie appropriés. Un style de vie qui permette de casser les accélérations débilantes, qui neutralise — au moins pour certaines heures ou certains jours — la pression de la quantité, qui permette de poser et de savourer la lenteur d'un simple geste. Un style de vie où le rite symbolique est remis à l'honneur, parce qu'on croit à l'invisible, à l'au-delà...

*Pendant vingt ans, tout mon effort, toute mon ambition a tendu à n'employer que **des mots matière**. Encore une définition qui serait nécessaire et dont je suis incapable. Des mots, si vous voulez, qui aient le poids de la matière, des mots qui aient trois dimensions, comme une table, une maison, un verre d'eau. Cela paraît facile et justement, ce qui m'a le plus frappé au début de ma carrière, c'est l'absence de densité, aussi bien chez les êtres que dans les objets, dans ce que j'écrivais, dans, mettons, si vous permettez, ce que l'on écrit à vingt ans.*

Georges Simenon

Nous en sommes convaincus : toute communauté qui construit et qui sert, en qui la personne humaine est aimée, reconnue, soutenue, n'est pas étrangère au Corps du Christ.

Car, c'est en Lui, nous le savons, que la croissance de l'humanité est assurée, le sacrifice universel en marche.

Pour ses disciples, l'indifférence s'étend à tout ce qui n'est pas en harmonie avec le Royaume, elle disparaît pour tout ce qui hâte la venue du Royaume.

Grégoire Rouiller